

# Charlie et la chocolaterie

*Charlie and the chocolate factory*  
de Tim Burton

## Fiche technique

**USA - 2004 - 1h56**

Réalisateur :  
**Tim Burton**

Scénario :  
**John August d'après l'œuvre de Roald Dahl**

Image :  
**Philippe Rousselot**

Montage :  
**Chris Lebenzon**

Musique :  
**Danny Elfman**

Décor :  
**Alex McDowell**

Interprètes :  
**Johnny Depp**  
(Willy Wonka)  
**Freddie Highmore**  
(Charlie Bucket)  
**Annasophia Robb**  
(Violet Beauregarde)  
**Julia Winter**  
(Veruca Salt)  
**David Kelly**  
(Grandpa Joe)  
**Jordan Fry**  
(Mike Teavee)



## Résumé

Charlie est un enfant issu d'une famille pauvre. Travaillant pour subvenir aux besoins des siens, il doit économiser chaque penny, et ne peut s'offrir les friandises dont raffolent les enfants de son âge. Pour obtenir son comptant de sucreries, il participe à un concours organisé par l'inquiétant Willy Wonka, le propriétaire de la fabrique de chocolat de la ville. Celui qui découvrira l'un des cinq tickets d'or que Wonka a caché dans les barres de chocolat de sa fabrication gagnera une vie de sucreries.

## Critique

(...) On craignait un film gnan-gnan et sa bande-annonce faisait redouter le pire. Or le douzième opus de Tim Burton est tout le contraire. Outre une somme de ses inventions

visuelles et poétiques, il s'agit d'un manifeste qui dit la déprime profonde d'un homme face à ce que le monde a fait de ses enfants. Dans un contexte où la tête blonde est une reine virant au despote absolu en toute impunité, voilà un film hollywoodien qui s'en prend à l'éducation et ses travers. «Mais des enfants horribles, il y en a plein !, assène un Tim Burton en forme. Trop d'informations, trop d'images, trop d'amour, trop de cadeaux, trop de bouffe, trop de performances : sans cesse, nous soumettons les enfants à cette surenchère. C'est à la fois une démission et du cynisme, une manière de les gâter et d'avoir la paix.»

(...) Tim Burton s'est attelé, début 2004, à deux projets qu'il mène, depuis, quasi parallèlement : ce quatrième film avec Johnny Depp, d'après l'un des plus anciens livres qu'il a lus ; et un travail d'anima-

tion, image par image, aux marges du fantastique et du gothique, **Corpse Bride** (sortie prévue en décembre 05).

L'Anglais Roald Dahl est, avec l'Américain Dr Seuss (*The Cat in the Hat*), l'écrivain «pour enfants» préféré de Tim Burton. «*Charlie...* est un livre qui fourmille de détails ; l'émotion et l'atmosphère qui s'en dégagent sont tangibles. Tout en laissant une marge de manœuvre suffisante à l'interprétation», dit le cinéaste. L'auteur de *James et la grosse pêche*, du *Bon Gros Géant*, de *Matilda* a vendu près de 15 millions de ses ouvrages dans la seule Angleterre, rapidement traduits dans le monde entier. Dès la fin des années 80, Tim Burton a envisagé cette adaptation, mais un premier film de Mel Stuart, en 1971 (avec Gene Wilder), a longtemps rendu tout travail impossible, car le romancier ne l'avait pas apprécié. Quand il disparaît à 74 ans, en 1990, l'idée refait surface chez Burton qui fait des propositions aux héritiers de Dahl, notamment sa veuve, Felicity, associée au projet. Burton n'y revient qu'après le tournage de **Big Fish**.

(...) A l'univers de Roald Dahl, Tim Burton apporte ses touches spécifiques, dès un générique comme griffé par l'auteur d'**Edward aux mains d'argent**, de la musique de Danny Elfman au suivi de la chaîne de fabrication mécanique des barres chocolatées Wonka. Au centre du film se tient l'usine Wonka, un monde isolé de la ville industrielle par ses grilles, qui en impose par sa démesure, son hermétisme et son inquiétante machinerie. Willy Wonka est là en son royaume, en son château comme en sa prison, à la manière dont Edward vivait cloîtré dans

le manoir de son inventeur. C'est l'absence de toute vie humaine qui frappe. Réifié, ordonné, cranté, déshumanisé, le monde de Wonka est concentrationnaire : le chocolat s'y fabrique à l'ère de sa reproduction mécanisée, comme en un cauchemar de gourmand.

Un cauchemar mécanique qui répond à un traumatisme enfantin. C'est sur le passé sans mère de Willy Wonka que Tim Burton a placé ses meilleurs ajouts. Il lui invente un père obsédé dentiste, Wilbur Wonka, joué par Christopher Lee. Cet homme aux dents magnifiques, dignes du grand vampire que fut l'acteur, fabrique des appareils dentaires aussi efficaces que spectaculaires. Et en affuble son rejeton. Le petit Willy est interdit de sucrieries, puis défiguré par un énorme masque dentaire. Willy est si traumatisé par cette enfance qu'il fuit le foyer paternel pour devenir le meilleur chocolatier possible. Le trauma est également linguistique et Wonka ne pourra plus, de sa vie, prononcer les mots «parents» ou «papa» sans se mettre à vomir, son passé remonte à ses lèvres comme la nausée. En revanche, héritage familial assumé, il possède de superbes dents, éclatantes, blanches, alignées comme à la parade. C'est ainsi que, lors d'une des dernières scènes du film, l'une des plus belles, son père le reconnaît après trente années de séparation : en inspectant les prémolaires. Burton s'explique sur cet ajout biographique : «Le petit Wonka, c'est moi. J'avais des dents immenses, avec une véritable machinerie dans la bouche, surtout la nuit, contre laquelle je me débattais. Ce type est une incarnation de ce qui m'est arrivé petit.» Mais Willy Wonka n'est pas qu'un personnage burtonien,

il semble le prototype du névropathe : il a la phobie du contact des autres, vivant sans les corps, uniquement dans son univers, ses folies et ses inventions.

Johnny Depp est époustouffant dans ce rôle qu'il joue tout en sursauts et oscillations, sourires et sombres pressentiments, entre atonie et émerveillement, les yeux mouvants, le regard vibrant, le corps secoué de spasmes et la voix changeant de registre avec virtuosité. C'est un concentré d'angoisse qui, pourtant, est porté par la croyance absolue en sa capacité d'invention. En ce sens, Depp reprend pour part le jeu possédé et quasi féminin d'**Ed Wood** puis de **Sleepy Hollow**.

Il est actuellement le seul, parmi les acteurs-héros américains, à pouvoir prendre ce risque de «dévirilisation». Tim Burton reconnaît cette influence excentrique : «Pour le jeu de Johnny Depp, on s'est inspiré de ces programmes des télévisions locales américaines des années 60 et 70. Dans chaque ville, il y avait un loufoque qui présentait, avec force sourires et mystère surjoué, les films fantastiques autour de minuit. Ces figures avaient leur propre univers, ils y croyaient dur comme fer et ils voulaient le faire partager. En revanche, ils étaient méfiants à l'égard de toute culture du savoir et du sérieux. Dans la vraie vie, ils étaient mal à l'aise et malheureux, mais au sein de leur univers, ils étaient des princes.»

Wonka est une sorte d'hygiéniste : il a la phobie des autres, qu'il assimile à des microbes, des corps étrangers qui pourraient s'insinuer en lui et le violer. C'est ce qui explique qu'il porte des gants en permanence et aussi la fonction d'écran de ses habits ou du maquillage de son visage. Comme

un masque. Wonka est un personnage ambigu : enfant-adulte, homme-femme, repoussant et attirant, orphelin en désir de paternité et que pourtant le mot parent dégoûte. Littéralement, il ne peut pas toucher le monde. Avec sa coiffure à la prince Vaillant, sa frange marquée et sa coupe au carré, une paire de lentilles de couleur bistre, le teint pâle de la vie confinée, il est à la fois hors look et précisément héros burtonien : un Edward qui aurait troqué ses mains d'argent pour des gants mauves, ses cicatrices pour des dents immaculées et sa coiffure en nids-de-poule pour la coupe Mireille Mathieu.

Burton semble s'être moins intéressé au personnage de Charlie (Freddie Highmore, de **Neverland**), qui joue sur l'unique registre de la pureté et de la bonté. «Charlie est une allégorie, explique le cinéaste, c'est le seul être qui porte de la pureté. Il a cette simplicité héritée du passé.» Le jeune Bucket est un fils d'autrefois, hérité de la misère et en même temps de la vaillance de Dickens. En fait, il a l'âge de son grand-papa Joe, 96 ans, et de ses «foutaises et fadaises !». Il n'est pas contemporain, sa misère est son rempart : ni télé, ni jeux vidéo, ni McDo, il vit au XIXe siècle.

La principale initiative de Tim Burton dans l'adaptation de Charlie... est sans doute sa conception très originale des Oompa-Loompas, ces petits êtres d'un demi-mètre que Willy Wonka importe d'un de ses safaris en jungle pour qu'ils mélangent le chocolat, mieux que les ouvriers qualifiés. Le cinéaste a en effet décidé de reproduire quasi à l'infini le même modèle, le petit acteur génial Deep Roy, nain de cirque dans **Big Fish** et surtout inquié-

tante figure d'**X-Files**. Il fait la tribu à lui tout seul, incarnant chacun dans ses gestes, poses et chants particuliers, ensuite replacés tous ensemble sur l'image par effets spéciaux. Cela suppose que Deep Roy joue seul plus d'une trentaine de personnages. Les Oompa-Loompas sont essentiels au film, car ce sont eux qui font «passer» les punitions successives des enfants, comme autant de pastilles sucrées. A chaque épreuve, à chaque élimination, à chaque humiliation, ils se mettent à chanter, à danser et à commenter l'action de pure méchanceté comme une comédie musicale à la Busby Berkeley, sur des airs remaniés et chantés par Danny Elfman.

Mais l'esthétique de **Charlie...**, dans son ensemble, porte peu le signe gothique des films de Tim Burton. Le film est assez froid et géométrique, même si le décor est souvent peint de couleurs vives ou se rehausse soudain d'architectures comme placées sous drogue, exploitant un filon très seventies : une sorte de flash kubricien d'ailleurs explicitement cité, à travers **2001 : l'Odyssée de l'espace**, dans la séquence de la salle de télé ou encore un trip lynchien sous acide, notamment la scène d'analyse sur le divan.

Le grand combat de Burton sur ce film est mené contre la niaiserie du lien que notre monde construit à l'enfance, ce double rapport qui oscille sans cesse entre gênerie et cynisme. **Charlie...** est un film désespéré qui constate que les enfants (hors son héros modèle) sont déchus de leur innocence, et qui prend le parti de les punir, de les corriger. C'est à travers cette cruauté que Burton et nous-mêmes, spectateurs, jouissons. La force du film est de retrouver la

vigueur de l'épreuve des contes de fées, où les enfants-monstres sont châtiés : dévorés, perdus, métamorphosés, défaits de leur beauté et de leur prestige. Les contes de fées ont longtemps été l'épreuve de l'enfance et Burton ravive cette ordalie, même s'il la masque des atours affriolants et colorés, musicaux et enjoués, de la parade carnavalesque d'un film de pur divertissement. (...)

Antoine de Baecque  
*Libération* - 13 juillet 2005

C'était aussi évident que deux et deux pralines font quatre, trois et trois berlingots font six. Un beau jour, Tim Burton mettrait son imagination échevelée au service de Roald Dahl, fabuleux fabuliste, respectueux de la gourmandise et de l'intelligence des enfants. Voilà, c'est fait et, à partir du meilleur conte de Dahl, ce Charlie au sucre filé d'insolence, Burton a confectionné une confiserie extravagante, à la manière de ces réglisses fourrés de rose et de vert chimiques. Légèrement âcre, mais fondante à cœur. (...) Fidèle à Roald Dahl, Burton s'en donne à cœur joie pour passer l'enfance à la moulinette. Ravi de transformer, à grands coups d'effets spéciaux, une abominable mâchouilleuse de chewing-gum en myrtille géante ou de laisser une capricieuse aux mains, pardon, aux pattes expertes de centaines d'écureuils ! Bienvenue dans un nouveau **Neverland** où Peter Pan serait directeur de maison de redressement ! Dans ce parc d'attractions du meilleur mauvais goût, on parcourt en drakkar rose des canaux que le flux de chocolat rend étrangement intestinaux, avant de stopper devant des labos aseptisés, blanc immaculé.

Tim Burton ne lésine pas sur les colorants et joue volontiers aux frontières de l'écœurement. Mais il comble les adultes avec des clins d'œils tordants à Michael Jackson, Kubrick ou Esther Williams ! S'il n'y avait «que» cela, le cinéaste prétendrait seulement au diplôme du meilleur confiseur industriel de l'année. Mais il y a Willy Wonka. De ce personnage, que Roald Dahl traitait juste comme un frappingue, Tim fait une créature 100% burtonienne. En lui inventant une enfance corsetée par un monstrueux appareil dentaire, il le place dans la lignée d'**Edward aux mains d'argent**. Comme toujours chez lui, d'un handicap (un père dentiste !) naît le talent. Et un rapport décalé avec le réel. Son Wonka est un créateur autiste, qui a mis le chocolat entre lui et le monde, un vieil enfant qui rit à contretemps. Dans le rôle, Johnny Depp perfectionne encore son art minimaliste. Une intonation, un bégaïement, une présence asexuée : totalement pur et incroyablement inquiétant. Un tel personnage, en sucre glacé, ne fond pas facilement, même à la chaleur d'un happy end. Quand Charlie lui offre une famille, Wonka la met sous cloche, dans son usine, sous de la neige artificielle. L'artiste ne va pas au monde, c'est le monde qui doit se plier à ses caprices. On est rassuré. Même aux commandes d'une grosse machine chocolatée, Tim Burton tient à rester riche en cacao amer.

Guillemette Olivier-Odicino  
Télérama n°2896 - 16 juillet 2005

## Le réalisateur

(...) Quand on interroge aujourd'hui Tim Burton sur l'origine de son œuvre, sur ce qui a pu façonner un imaginaire si original et si cohérent, il faut se faire une raison. Enrhumé mais souriant, le cinéaste brouille les pistes. L'influence littéraire -le roman gothique, Edgar Poe, etc...- est quasi nulle. «*Désolé, avoue-t-il, je n'ai jamais été un grand lecteur. A part peut-être l'œuvre du Dr Seuss [auteur pour enfants peu connu en France], il y a juste le bon nombre de mots, le bon rythme de lecture, c'est idéal !*». Quant aux émois musicaux du jeune homme, ils se sont toujours limités à quelques groupes punks de la scène californienne -notamment *Oingo Boingo*, dont il a débauché le leader, Danny Elfman, pour en faire l'un des meilleurs compositeurs de musique de films. La peinture ? «*Chez moi, il y avait trois ou quatre tableaux : des croûtes, ou des copies de croûtes ! La banlieue dans toute son horreur... Je n'arrive pas à imaginer que mes parents les aient achetés un jour, ou même qu'on les leur ait donnés. J'en viens à croire qu'ils étaient déjà accrochés au mur de leur pavillon préfabriqué quand ils l'ont assemblé !*»

En dernière analyse, Tim Burton serait plutôt le fruit d'une étrange interaction entre vingt années lentement écoulées dans la banlieue de Los Angeles et des centaines d'heures devant la télé, à dévorer de vieux films en noir et blanc interprétés par Boris Karloff ou Bela Lugosi. Comme si une alchimie de savant fou avait donné *in fine*, au fond de l'éprouvette, un précipité de bizarrerie. Son look, déjà : silhouette longiligne, teint blafard, cheveux couleur de jais obstinément dressés sur la tête. «*Un peigne muni de jambes aurait battu Jesse Owens à la course en apercevant la tignasse de ce gars*», se souvient Johnny Depp, évoquant sa première rencontre avec Burton, peu avant la préparation d'**Edward aux mains d'argent**. (...) A Burbank, Californie, il voit le jour

en août 1958 dans cette banlieue anonyme. Enfin, presque : les majors y ont leurs bureaux et leurs studios. «*Mais ne croyez pas qu'il s'agit d'une ville de cinéma. C'est une cité-dortoir pour classe moyenne, avec des rues rectilignes, des maisons toutes identiques.*»

Il en donnera sa vision, à la fois paisible et terrifiante, dans **Edward...**, sans doute son film le plus autobiographique. (...)

Aurélien Ferenczi

Télérama n°2613 - 9 février 2000

## Filmographie

<b>Pee-wee's big adventure</b>	1985
<b>Beetlejuice</b>	1988
<b>Batman</b>	1989
<b>Edward scissorhands</b>	1990
Edward aux mains d'argent	
<b>Batman returns</b>	1992
Batman, le Défi	
<b>Tim Burton's the nightmare before christmas</b>	1993
L'Étrange Noël de Mr Jack (producteur et auteur du sujet original)	
<b>Ed Wood</b>	1994
<b>Mars attacks !</b>	1997
<b>Sleepy Hollow</b>	2000
<b>La planète des singes</b>	2001
<b>Big Fish</b>	2004
<b>Charlie and the chocolate factory</b>	2005
Charlie et la chocolaterie	
<b>Corpse Bride</b>	
Les noces funèbres de Tim Burton	

### Documents disponibles au France

Revue de presse importante  
Fiches du cinéma n°1792/1793

**Pour plus de renseignements :**  
tél : 04 77 32 61 26  
g.castellino@abc-lefrance.com